# T 506 A, 5

## Sans titre

Un marchand d'étoffes avait un garçon. Il lui dit :

— Je suis malade, tu iras à l'emplette. Voici six cents francs. J'irai ensuite quand j'irai mieux.

[Le garçon] part, passe dans un pays où les morts endettés n'étaient pas enterrés. On les traînait sur une herse jusqu'à la consommation. Il voit ça et dit :

— Que veut dire [ceci] ?

— Il a des dettes.

— Combien ?

— Six cents francs.

— Eh bien ! je vais payer et l'enterrer .

Et le voilà sans argent. Il trouve son père qui allait à sa rencontre.

— As-tu fait bon voyage ?

Il lui raconte la chose :

— J'ai eu pitié.

— Où est ta marchandise ?

[…….]

— Tu as fait un beau tour. Coquin, va-t-en bien vite !

Il lui pardonne. Au bout de huit jours, il lui donne encore de l'argent :

— Mais ne recommence pas ! Voilà quinze cents francs.

[Le garçon] ne veut pas passer par le même chemin, arrive dans un pays où on vendait des demoiselles comme ici du bestiau. La fille du roi y était la plus jolie, la plus chère : quinze cents francs. Il l'achète et l'emmène, rencontre encore son père :

— Où donc est [ta] marchandise ?

— La voici.

— Ah ! scélérat, Satan ! Cette fois[1] […]

La demoiselle, la fille du roi, avait un petit chien mignon. Ils s'en vont ensemble se loger ailleurs. Le lendemain, il fait savoir qu'il s'en va avec la fille du roi, passe la mer et que si [2] son père veut le voir, qu'il vienne !

— Non, j'irai pas, qu'il aille !

Ils s'en vont prendre le bateau. Les marins, voyant cette demoiselle, en ont envie de la voler, disent :

— Monsieur, passez dans ce bateau.

Elle, [dans] une autre, le petit chien avec elle.

Ils le jettent dans la mer. En tombant, il se forme un rocher [pour][2] le recevoir.

Il y reste sept ans et chaque jour, un corbeau lui apporte un pain à son bec.

Au bout des sept ans, il lui dit :

— Mon pauv' corbeau, je te fais bien de la misère ! Je ne veux plus ; [je] me tuerai demain.

— Non, rappelle-toi, c'est moi, le mort que tu as fait enterrer. Si tu veux monter sur mes ailes, je te passerai la mer et t'emporterai au château où est ta dame toujours en deuil.

---

[1] *Lacune.*

[2] *Ms :* où le recevoir.

Cela se fait.

Les marins lui avaient dit :
— Un accident. Restez avec [nous] !
— Non, avait-elle dit, vous avez fait noyer mon mari.
Elle part avec son petit chien et habite ce château.

Il arrive à la porte, [avec une] grande barbe, en haillons. Elle lui avait donné une bague portant leurs deux noms. Il l'avait. Les servantes, à sa vue, s'épouvantent. La femme de chambre va informer la dame.

— Faites entrer ce pauvre ; chauffer, boire et manger.

Comme il était là, elle descend avec son chien qui saute après le pauvre. Lui montrait son anneau ; elle le voit, [le] reconnaît, tombe [comme] morte à ses genoux :

— C'est donc toi !

Ils se reconnaissent, se racontent leurs peines. Elle envoie chercher coiffeur, tailleur…

Il est resté là, heureux avec elle[3].

*Recueilli en octobre 1886 à Cercy-la-Tour auprès de [Pierrette Gueniau, femme Perraudin, née à Cercy en 1830],* [E.C. : Gueugnot, née le 18/11/1831 à Cercy-la-Tour, mariée le 01/07/1859 à Cercy-la-Tour avec Jean Perraudin, journalier ; résidant à Cercy-la-Tour]. *S. t. Arch., Ms 55/1, Cahier Cercy-La Machine, p. 14-15.*

*Pas de marque de transcription de P. Delarue. Utilisation d'une transcription de G. Delarue.*

Catalogue, II, n° 5, version C, p. 239.

[3] *Note de M.sous le conte au crayon :* N'est-ce pas ci-dessus Jean de Calais *? Et, plus tard, par-dessus, à la plume* : Est-ce Jean de Calais n° 4 ?*[ M. en a, en effet, recueilli cinq versions, dont quatre intitulées* Jean de Calais *et une* Jean de Bordeaux.*]*